

Nikita présentait une étrange particularité physiologique. Il s'évanouissait fréquemment. Non pas, évidemment, comme toutes ces jeunes demoiselles d'autrefois chez Tourgueniev, à la vue du sang ou à cause d'une parole blessante.

Parfois, c'était en plein milieu d'une conversation, ou alors à cause d'une forte brise printanière, ou des couloirs du métro qui lui évoquaient un vaisseau spatial. Tellement il était exalté par la vie. Et tellement il se sentait concerné par ce qui se passait autour de lui. Alors, parfois, son organisme ne venait pas à bout de cette tension. Et il se déconnectait de lui-même. C'était la seule façon possible d'obliger Nikita à faire une pause pour reprendre haleine, lui qui était toujours à bout de souffle.

Et puis il arrivait souvent aussi à Nikita qu'une partie invraisemblable de son corps se mette à lui faire mal. Oui, une partie du corps dont personne ne souffre. La plante du pied, par exemple. Ou le poignet. Ou même, disons, un index. La douleur, elle aussi, coupait le courant, mais moins violemment, elle laissait une petite image derrière le verre brouillé. Et alors venait un silence, où il pouvait entendre la stridulation monotone des grillons, et les paroles des cigales, lourdes de sens. Nikita écoutait les cigales et, souriant, il regardait

le monde. Comme de loin. Comme depuis une autre forme d'existence. Cependant, le train avançait doucement vers Tochtchikha.

Nikita revint à lui. Son pays le considérait avec les yeux vagues d'un long wagon sans compartiments. Sa nuque recueillait les poux de la veste de l'un de ses voisins, ses jambes s'étiraient dans l'étroit passage entre les ballots, les valises et les sacs à roulettes. Son pays, ballotté, agrippé aux poignées, tantôt manquait l'arroser d'eau bouillante, tantôt voulait le nourrir de vobla* et de petits pâtés maison, le tartinaient de bonbon fondu, lui proposait de la vodka, ou encore le tournait en ridicule avec les cartes poisseuses d'un jeu où les dames étaient remplacées par des filles nues.

Son pays essayait d'entrer en contact avec Nikita. D'établir des relations avec lui. Son pays l'empêchait de dormir, l'empêchait de penser, ne le laissait pas en paix : il bâillait, ronflait, puait, mangeait un morceau, buvait un coup, se hissait sur la couchette supérieure en écrasant la main de quelqu'un, grignotait des graines de tournesol, faisait des mots croisés, décortiquait des œufs durs, s'engueulait avec le contrôleur qui l'avait installé juste à côté des toilettes, tanguait dans le fracas du tambour, disait :

“Qu'est-ce que c'est comme arrêt ? – Regardez, le petit gars est de nouveau dans les vapes. Et pourtant je dirais qu'il n'a pas bu. Un drogué pour sûr. – Oui, à c'jour tous les jeunes, soit y s'pquent, soit y sniffent ! – Tu ferais mieux de ne pas parler, la mère, de ce que tu ne sais pas, cet homme

* Poisson commun de la mer Caspienne, en général fumé, très salé, qui, en plus d'être bon marché, est très apprécié comme parfait accompagnement de la vodka. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

se sent mal, et toi... – Il faudrait peut-être demander un docteur ? – Et pourquoi je devrais me taire, hein ! J'ai passé toute ma vie à l'usine, à travailler ! Tu n'as pas à me clouer le bec – je suis une invalide ! – Oh la femme, calmez-vous, il y a des enfants qui dorment ! – Les enfants ! Ils vont grandir, et ils se mettront à renifler de la colle, eux aussi, et à clouer le bec aux vieux ! – Arrête de dégoïser, grand-mère ! Allez, on va plutôt chanter quelque chose, hein : Dans la plaine ru-ugi-issaient les tanks ! Les solda-ats ma-archaient à l'ulti-ime-e com-om-bat !

Nikita revint de nouveau à lui, et sortit du wagon pour fumer. Son pays, balancé sur les ressorts du train, épousait avec lassitude les courbes de la voie et approchait de la gare de Fond. Puis freina violemment et s'immobilisa à côté d'un réverbère.

— Eh, camarade, on est où, là ?

— Au fond ! cria joyeusement Nikita, et il entreprit de gagner la sortie.

A la gare de Fond, c'était le désert, et il faisait humide. Seuls les haut-parleurs communiquaient entre eux dans leur langage d'extraterrestres, et d'invisibles cheminots cognaient sur les articulations métalliques des trains.

— Où t'es parti comme ça, le moribond ? s'exclama la contrôleuse d'une cordiale voix de basse qui évoquait celle d'un augure. Si ça se trouve, tu vas de nouveau t'écrouler. C'est moi qui devrai aller nettoyer la voie après toi, peut-être ?

Nikita sourit à l'augure et haussa les épaules. Ça sentait le charbon, le bois pourri et le chemin de fer. Une pluie fine vous chatouillait le visage. Et tout paraissait connaître un secret. Qu'il était impossible de divulguer. Car à quoi bon ?

Dans le wagon, un petit garçon s'approcha de Nikita. Se retenant à son genou, il lui demanda gravement :

— Tu as un rêve, toi ? Puis, sans attendre la réponse : Eh bien, moi oui : je veux tomber dans les buissons et vivre là-bas !

— Et c'est tout ? demanda Nikita. Il ne faut rien de plus à ton bonheur ?

Le petit réfléchit, le poing fourré dans sa bouche.

— Ben, je veux un train aussi. Je roulerais, je roulerais. Et puis... je tomberais dans les buissons ! Et je vivrais là-bas !

— Qu'est-ce donc qui t'en empêche ?

Nikita se pencha, tentant de retenir l'attention fuyante de l'enfant.

— Les chaussettes ! répondit celui-ci avec hargne, sur quoi, comme il s'ennuyait, il courut ailleurs.

— De bonnes petites chaussettes, bien chaudes, pure laine, je les fais à cinquante roubles seulement, au marché c'est le double ! se mit à clamer une femme lestée d'un grand sac à rayures, en se frayant un chemin le long de l'étroit défilé du wagon. Laine naturelle, prenez, les filles, vous ne le regretterez pas !

Arrivée au bout de la voiture, la vendeuse de chaussettes entama une lutte verbale inégale, malgré

sa voix forte, avec la contrôleuse dont la basse sonore couvrait toutes ses objections :

— Combien de fois il faut te le dire ! C'est pas la Croix-Rouge ici ! Si tu veux faire le voyage, tu paies ! On n'est pas une société de bienfaisance, on est celle des Chemins de fer ! De Russie ! Je m'en fiche de tes enfants ! C'est toi qui en as fait de trop ! Avec moi, tu vas descendre que ça va pas traîner ! La prochaine fois, j'appelle la police !

Nikita saisit son sac à dos et entreprit à son tour de se faufiler vers la sortie.

Sur le quai désert, le petit garçon qui rêvait de buissons dormait, couché sur le sac de chaussettes, l'air d'en avoir l'habitude. Aucun buisson visible dans les parages. Rien que des sortes de bâtiments aveugles et le chemin communal qui se perdait dans le noir. Et puis un autre gamin, plus âgé : les mains enfoncées dans ses poches, il considérait d'un œil sceptique le réverbère grinçant. La femme regardait s'éloigner le train et, bizarrement, elle souriait. Cela plut à Nikita.

Le bâtiment de la gare de Kirgatch se révéla hermétiquement clos, comme condamné. Nikita posa le sac à rayures sur le banc mouillé.

— Bon, eh bien quoi, on va passer la nuit ici. Ça ne sera pas la première fois pour nous. On va se serrer dans les bras les uns des autres et pas question de mourir de froid, disait la vendeuse de chaussettes, Antonina Fiodorovna, tout en étalant des sacs en plastique sur le banc. Allez, toi tu te déchausses, je vais t'en donner aussi des bonnes chaussettes, sinon tu vas te geler les pieds.

— M'man, je veux du thé ! M'man, je suis tout frigorifié là ! M'man, j'ai mal au ventre ! pleurnichait l'aîné des garçons, Sieva.